

LA MAGIE DU TRAVAIL SOCIAL, OU COMMENT FAIRE DISPARAÎTRE LES PAUVRES

ENTRETIEN AVEC NICOLAS GAILLARD
DE LA SCOP D'ÉDUCATION POPULAIRE L'ORAGE

Propos recueillis par Alexane Brochard et Mickaël Correia

Nicolas Gaillard est membre de L'Orage, une coopérative grenobloise de formateurs à l'éducation populaire. Ces éducateurs d'un nouveau genre s'essaient au périlleux exercice de la conférence gesticulée (voir encadré ci-dessous), qui mélange savoirs issus d'expériences de vie et savoirs théoriques pour mieux déconstruire « les systèmes de domination tels que nous les avons vécus et rassembler des savoirs utiles pour l'action collective ». Nicolas, lui, s'attaque au travail social avec sa conférence gesticulée La magie du travail social ou comment faire disparaître les pauvres. Ancien éducateur spécialisé, il cherche à déjouer les rouages à l'œuvre dans ce métier qui ont fait perdre toute ambition de transformation sociale aux travailleurs sociaux.

Dans ta conférence, tu opères un parallèle entre travail social et magie. Pourquoi avoir effectué ce rapprochement a priori saugrenu ?

J'ai toujours aimé la magie, elle nous fait rêver en créant de l'illusion. Tous les tours de magie reposent sur le fait de transformer une réalité et de créer quelque chose qui semble irrationnel, qui nous surprend. Selon moi, c'est le premier ressort de la magie. Le deuxième, c'est de savoir « qu'il y a un truc » et d'imaginer quel peut être le procédé à l'œuvre. J'ai toujours essayé d'élucider le fameux « truc » et puis, plus largement, de comprendre et rendre visible ce qui était jusque-là invisible.

Or il y a des principes en magie qui correspondent à ce que vit un travailleur social dans son quotidien. Par exemple lors d'un « forçage », c'est-à-dire quand tu fais choisir une carte à quelqu'un, et que tu lui donnes l'impression qu'elle est libre de prendre n'importe laquelle... tout en l'induisant à saisir celle dont tu as besoin pour ton tour. Dans le travail social, le concept de « libre adhésion » agit de la même manière : quand on dit à un SDF « Vous pouvez venir dans notre centre d'accueil d'urgence, mais il ne faut pas boire, ne pas se droguer, se coucher tôt, ne pas faire de bruit... », on lui demande tout ce qu'il n'est pas en mesure de faire. Cela est censé être une adhésion libre, mais en fait on l'oblige à accepter des règles qui ont été fixées en amont.

Une autre technique de prestidigitation s'appelle la « misdirection », c'est quand on focalise l'attention du spectateur sur un fait annexe pour faire disparaître un objet qui est au centre du tour. Les spectateurs regardent le foulard que tu agites, et ne voient pas ce que tu es en train de planquer sous le tapis. Cette métaphore m'est apparue assez pertinente pour décrire ce qui se passait dans le social.

Mais où y a-t-il de la misdirection dans le travail social ?

Depuis les années 1980, les politiques publiques ont axé le travail social vers une plus forte prise en compte de la souffrance. On a ouvert des lieux d'écoute pour les pauvres en leur assurant une oreille compassionnelle. En effet, les professionnels qui recueillent la parole sont souvent des psychologues. Les réponses données à la souffrance ont donc pris une teinte psychologisante en laissant de côté un traitement plus social des problèmes rencontrés. Le travail social a également commencé à fonctionner selon un nouveau paradigme : celui de l'autonomie. Mais on ne cherche pas à rendre les gens plus autonomes dans une réalisation de soi et vers plus d'émancipation : on veut juste les rendre indépendants des politiques sociales.

Aujourd'hui, les réunions de supervision et d'analyse de pratiques entre travailleurs sociaux sont également complètement monopolisées par la psychanalyse, la psychothérapie individualisante, très introspective. Pourquoi pas. Mais c'est là qu'on trouve la misdirection : en se focalisant sur l'individu et sa souffrance, on ignore les causes structurelles, sociétales, de celle-ci. On fait disparaître la question des inégalités sociales. En agitant le foulard de la souffrance, et en ne la traitant que de manière individuelle et psychologique, on fait disparaître le traitement des inégalités sociales. Par le même subterfuge, ce sont les réelles capacités d'action sociale des travailleurs sociaux qui disparaissent.

Concrètement, quels sont les mécanismes à l'œuvre pour détourner ainsi l'attention ?

Dans le champ du social, entre autres, les récentes logiques managériales et de financements par projets ont transformé silencieusement et en profondeur le travail social. L'intrusion du management est arrivée en réaction à la peur du vide, c'est-à-dire à l'angoisse de ne pas être suffisamment efficace dans la résolution des problèmes sociaux des gens. Historiquement, le travail social s'est construit à tâtons, avec des initiatives de terrain souvent expérimentales. Certaines d'entre elles ont fini par s'institutionnaliser parce qu'elles répondaient à de réels besoins : des centres de santé spécifiques pour des personnes en très grande difficulté, des centres d'hébergement capables d'accueillir les gens avec leurs animaux de compagnie, d'autres où il n'est pas interdit de boire, etc. Or avec le management, le mécanisme s'inverse : ce n'est

pas l'expérience de terrain qui prime, c'est au contraire depuis des bureaux que l'on décide de grands programmes (avec des catégories imprécises du type femmes battues, mères isolées, immigrés toxicomanes). Sur le terrain, les modes de financement transforment aussi beaucoup le métier de travailleur social. Il y a dix ans, le travail social était encore considéré comme une mission que l'État déléguait aux associations. Aujourd'hui ces structures sont fragilisées : elles sont pluri-financées et notamment par des financements incertains car issus d'appels à projets auxquels souvent seules les grosses structures associatives sont en capacité de répondre.

Les structures travaillant avec des personnes précaires sont elles-mêmes précarisées et pour chaque problème social rencontré, on cherche un dispositif qui agirait comme une baguette magique : logement d'urgence, prise en charge médicale, allocations diverses... Plutôt que de s'adapter à ceux qui sont en grande difficulté, pour répondre à leurs besoins et aller vers une réinsertion réelle, on suit des procédures qui ne permettent aucun esprit d'initiative ni aucune liberté. Passer une journée avec des familles dans la montagne, qui sont souvent des moments très importants pour elles comme pour les travailleurs sociaux, ce n'est plus possible. On bride les capacités de réactions et d'adaptation des publics en difficultés et des travailleurs sociaux.

Quelle est la réaction des travailleurs sociaux dans ce contexte ?

Ceux-ci ont beaucoup de mal à parler de cette transformation de leur métier. Le travail social a beaucoup individualisé ses pratiques, avec des réticences au collectif et une suspicion à l'égard de l'animation socio-culturelle. De même, la formation au travail social enseigne la psychologie clinique ou la psychodynamique : on apprend aux futurs travailleurs sociaux à devenir pseudo-magiciens en leur donnant des références, une grille de lecture et des outils de compréhension des différents problèmes sociaux censés fonctionner à chaque situation rencontrée... Les travailleurs sociaux ont notamment du mal à se défaire de la formule magique *post hoc ergo propter hoc*¹. L'approche clinique du travail social tente en effet souvent de faire des liens entre ce qui s'est passé dans la vie des gens et leur manière d'agir aujourd'hui. Si la personne est violente aujourd'hui, c'est qu'elle a été battue étant jeune. Les énoncés des travailleurs sociaux prennent alors une tonalité performative, ils donnent l'illusion que leur parole est irréfutable. C'est presque de la sorcellerie !

Aujourd'hui, tu n'es plus éducateur spécialisé,
tu as choisi de travailler à L'Orage. Est-ce que
tu envisages l'éducation populaire politique
comme une réponse aux problèmes que tu
pointes dans le travail social ?

Avec l'éducation populaire politique, j'espère donner des outils qui aident à apercevoir et à décrypter ces « entourloupes ». On a besoin de concepts théoriques pour critiquer des dispositifs qui nous semblent évidents à première vue. Par exemple la notion de « faux dilemme » peut s'avérer très utile quand on te donne le choix entre deux fausses bonnes solutions, quand on essaie de te faire oublier qu'il y a d'autres alternatives face à deux situations inacceptables. L'approche clinique du travail social passe également par ce qu'on nomme « la neutralité bienveillante » du professionnel. Cette attitude consiste à se défaire de tout comportement jugeant vis-à-vis de l'usager, leur transmettant ainsi, sous couvert d'une certaine distance, ce qu'il faut croire et penser pour espérer s'en sortir. C'est une forme de dépolitisation du travail social. Pour moi, l'enjeu est justement de repolitiser le travail social, en réaffirmant l'engagement qu'il sous-tend, en agissant non pas seulement pour la réinsertion des personnes en difficulté dans la société mais bien pour la transformation de celle-ci.

L'ÉDUCATION POPULAIRE POLITIQUE ET LA CONFÉRENCE GESTICULÉE.

L'éducation populaire dite « politique » s'inscrit dans le projet historique de l'éducation populaire en France, basé sur l'acquisition de formes de pensées critiques travaillant à l'émancipation individuelle et collective, par la culture ou encore la formation. Portée notamment aujourd'hui par quatre coopératives (Le Pavé à Rennes, l'Orage à Grenoble, Vent debout à Toulouse et L'Engrenage à Tours), celles-ci accrochent systématiquement l'adjectif « politique » aux démarches d'éducation populaire qu'elles proposent, insistant sur l'ambition de radicalité politique dans le travail de transformation sociale qu'elles recherchent, craignant les processus d'institutionnalisation de certaines structures d'éducation populaire par l'État.

La conférence gesticulée est un procédé d'éducation populaire politique. Il s'agit de rompre avec le dispositif classique de la conférence, en lui donnant une forme théâtralisée impliquant la subjectivité du conférencier. Celui-ci articule « savoirs chauds », expérimentiels et issus de son histoire de vie, et « savoirs froids », théoriques et critiques, par une mise en scène sobre, marquée par l'humour et l'autodérision. Le conférencier nourrit le public d'une colère qui se veut féconde, en proposant des outils de lecture critique du problème social exposé, réduisant et ridiculisant la pensée dominante sur le sujet.

1. Sophisme qui consiste à prendre l'antécédent pour la cause. On prétend alors que si un événement suit un autre, alors le premier doit être la cause du second